



HAL
open science

Marx, Schumpeter et les classes sociales

Fabrice Dannequin, Fabien Tarrit

► **To cite this version:**

Fabrice Dannequin, Fabien Tarrit. Marx, Schumpeter et les classes sociales. *Actuel Marx*, 2022, 71 (1), pp.175-189. 10.3917/amx.071.0175 . hal-03633005

HAL Id: hal-03633005

<https://hal.science/hal-03633005v1>

Submitted on 6 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

MARX, SCHUMPETER ET LES CLASSES SOCIALES

Par Fabrice Dannequin et Fabien Tarrit

Le concept de classe sociale est souvent associé aux travaux de Karl Marx et de Friedrich Engels. Pourtant non seulement leur utilisation est apparue bien avant eux¹, mais il n'existe pas dans les travaux théoriques de Marx et Engels une définition précise des classes sociales. Ainsi, le chapitre consacré à la question dans *Le Capital* est bien court² et inachevé. Il n'en reste pas moins que ce concept est central dans leur œuvre. Pour Marx les classes sociales ne sauraient être envisagées quantitativement ; elles ne sont pas représentées comme une chose, une structure, mais un phénomène historique qui ne peut se concevoir que comme un processus social en mouvement. Elles ne peuvent être envisagées qu'à travers les rapports qu'elles entretiennent entre elles, et par conséquent leur développement historique. Pour Marx comme pour Schumpeter, étudier l'histoire, la dynamique du capitalisme ne peut faire fi des groupes sociaux et se fonder strictement sur les acteurs individuels.

Joseph Schumpeter reconnaît l'importance de la théorie de Marx et conçoit les classes sociales comme un outil mobilisable par les chercheurs en sciences sociales. Tout ceci traduit une volonté de comprendre le capitalisme loin des modèles abstraits incapables d'appréhender le monde réel et son évolution³. Si Schumpeter adhère à l'importance des classes sociales, il refuse de concevoir la lutte des classes comme un fondement de l'histoire. Pour comprendre le capitalisme, une approche en termes de classes ne doit pas uniquement s'appuyer sur les antagonismes, mais aussi sur la coopération. La société capitaliste se compose certes d'individus, mais dont les actions, les pensées, les normes morales sont inscrites dans des logiques de groupes qui les dépassent.

Il nous a paru intéressant de discuter de la question des classes sociales en confrontant les travaux de Marx et de Schumpeter. Si le cadet critique l'ainé, ils se réclament tous deux d'une objectivité, d'une volonté de faire science dans leur étude du capitalisme. Les sciences sociales constituent dans les deux œuvres un élément fondamental des classes sociales, les relations sociales, les luttes politiques comptent, mais pas de la même façon dans la transformation de la société capitaliste.

Dans un premier temps, les rapports sociaux entre les classes sociales au sein du capitalisme seront confrontés. Une divergence fondamentale apparaît alors : du côté de Marx, une prégnance de la lutte fondée sur l'exploitation et l'aliénation, que Schumpeter oppose à la coopération et aux inégalités créatrices. Dans un deuxième temps, nous mettrons en relation les transformations des classes sociales accompagnant l'émergence d'un capitalisme dominé par les grandes firmes et l'importance de la lutte pour la conquête du pouvoir politique dans lequel les classes populaires ne tiennent pas le même rôle. De fait, ces évolutions peuvent déboucher sur la fin de la société capitaliste.

¹ Dès 1845 l'historien François Guizot « affirmait que la lutte de classe est la lutte qui remplit l'histoire moderne ». Les économistes classiques, notamment Ricardo et Smith, évoquaient l'existence de classes sociales, sans parler de luttes.

² Dans l'édition Folio-Gallimard, à peine 2 pages.

³ Les classes sociales ne sont d'ailleurs pas propres au capitalisme.

LE CAPITALISME : UNE SOCIÉTÉ DE CLASSE

Une divergence significative entre Marx et Schumpeter apparaît sur le conflit, précisément la lutte de classe, que nous verrons dans un premier temps. Nous verrons dans un deuxième temps qu'à la lutte de classes, Schumpeter oppose la discipline, à la conscience de classe, il oppose la personnalité de classe. Enfin nous interrogerons la capacité des rapports de classe à être porteurs de progrès ou d'exploitation et d'aliénation.

Discipline, conscience de classe et lutte des classes

Pour Marx et Engels, la configuration des luttes résulte de la forme prise par la division du travail. Ainsi, le passage à la vapeur n'est pas neutre puisqu'il engendre des transformations dans l'organisation du travail :

La cristallisation, la fixation institutionnelle des rapports quasi personnels de commandement, et de subordination que font naître les nécessités « objectives » de l'agencement de l'œuvre productive, déterminent chaque fois la structure de classe de la société. Chaque fois une classe particulière monopolise la « direction générale du travail », s'approprie les moyens de production et réduit les « producteurs directs » à l'état d'instruments passifs de la production⁴.

Il règne une inégalité de pouvoir hiérarchique entre les individus, mais aussi de répartition des richesses, résultant d'un processus d'exploitation, qui n'est d'ailleurs pas le propre du capitalisme. Plus globalement, « la classe dirigeante se définit par la direction générale du travail », la « domination politique », le « monopole de l'instruction » et la « direction intellectuelle » qu'elle exerce sur la société⁵. La domination est aussi idéelle : « Que démontre l'histoire des idées, si ce n'est que la production intellectuelle se transforme avec la production matérielle ? Les idées dominantes d'une époque n'ont jamais été que les idées de la classe dominante⁶ ».

Cela passe par la discipline, subordination oblige. Cette dernière est inhérente au capitalisme, en particulier dans sa forme industrielle. Karl Marx l'aborde en évoquant la fabrique :

Le soi-disant travail de surveillance, et la division des ouvriers en simples soldats et sous-officiers industriels sont poussés à leur dernier degré de développement. [...] Jetant aux orties la division des pouvoirs, ailleurs tant prônée par la bourgeoisie, et le système représentatif dont elle raffole, le capitaliste formule en législateur privé et d'après son bon plaisir son pouvoir autocratique sur ses bras dans son code de fabrique. Ce code n'est du reste qu'une caricature de la régulation sociale telle que l'exigent la coopération en grand et l'emploi de moyens de production communs, surtout des machines⁷.

Et de décrire par la suite les « amendes » et autres « retenues sur les salaires », ainsi que des décisions de justice où parfois le salarié devient « débiteur de son bienfaiteur maître⁸ ». Il s'agit ici d'une dénonciation des méfaits de l'exploitation et des conditions de travail des prolétaires.

Schumpeter rejette la lutte comme fondement possible d'une théorie des classes sociales, mais il craint également les conséquences des conflits sur l'ordre social :

⁴ Papaioannou Kostas, *Marx et les marxistes*, Paris, Flammarion, 1972 (1965), p. 76.

⁵ *Ibidem*.

⁶ Marx Karl, Engels Friedrich, *Manifeste du Parti communiste*, op. cit., p. 50.

⁷ Marx Karl, *Le capital Livre I*, Paris, Gallimard, 2008 (1867), p. 507.

⁸ *Ibidem*.

Les familles, les ateliers, les sociétés ne sont pas en mesure de fonctionner si personne n'accepte ses devoirs, si personne ne sait comment se faire accepter comme dirigeant, et si chacun s'applique à constamment établir un équilibre entre ses coûts et avantages immédiats⁹.

Dès lors, tout comme Marx, Schumpeter voit dans la discipline, une institution nécessaire au fonctionnement du capitalisme. Dans *Capitalisme, Socialisme et Démocratie*, il définit la « discipline autoritaire » comme un complément de l'autorité. Elle s'incarne sous deux formes :

Nous distinguons de la sorte la discipline de soi – en remarquant que, du moins en partie, elle est due à l'exposition passée, voire ancienne¹⁰, à l'influence de l'autorité en matière de discipline – et la discipline de groupe qui résulte de la pression de l'opinion du groupe sur tous ses¹¹.

L'habitude d'obéir se transmet donc. Toutefois, la socialisation ne suffit pas à son exercice, sinon l'autodiscipline, l'autocontrainte, dans le langage de Norbert Elias, créerait une conformité parfaite des individus¹². Il faut réactiver continuellement les « bonnes habitudes ». On pourrait d'ailleurs souligner la capacité du capitalisme à ~~à~~ innover pour contrôler et discipliner les salariés.

La discipline constitue donc un héritage du passé : Elle ne repose pas sur un choix rationnel, notamment des dominés :

L'empressement de l'ouvrier à obéir n'a jamais été inspiré par une croyance raisonnée aux avantages que cette attitude lui procure personnellement – mais bien à la discipline inculquée par le prédécesseur féodal de son maître bourgeois.¹³

Si le respect, l'obéissance constituent un héritage du passé, du Moyen Age, il est remis en question par le processus de démocratisation de la société, qui est déplorée par Schumpeter :

[E]n acceptant l'égalité en matière politique, en enseignant aux travailleurs qu'ils sont des citoyens tout aussi valables que les autres, la bourgeoisie a sacrifié cet avantage hérité du régime féodal. Pendant un temps, l'autorité subsistante a suffi à masquer la transformation graduelle, mais incessante, qui, à la longue, devait dissoudre la discipline d'atelier. Désormais, la majeure partie de cette autorité s'est évanouie en fumée¹⁴.

La lutte des classes comme émergence de la conscience collective contre la personnalité de classe

Avec Marx, conflit et conscience de classe se nourrissent mutuellement, dans un va-et-vient dialectique : le conflit fait émerger une conscience collective, transformant un groupe d'individus partageant la même position dans les rapports sociaux de production (une classe en soi) en une classe en elle-même, qui a son tour nourrit la lutte (une classe pour soi). Il écrit

⁹ Schumpeter Joseph A., « L'avenir de l'entreprise privée devant les tendances socialistes modernes », in Association Professionnelle des Industriels, *Comment sauvegarder l'entreprise privée, Proceeding of the convention*, Montréal, Association Professionnelle des Industriels, 1946 [1991], p. 403.

¹⁰ Notre traduction à partir de la version américaine du fait d'une ambiguïté dans la traduction française. Au lieu de « héréditaire » nous traduisons « ancestral » par « ancienne ».

¹¹ Schumpeter, Joseph A., *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Payot, 1990[1942], p. 211.

¹² D'une certaine manière, c'est le cas du modèle de concurrence parfaite : rien de mieux que des « idiots rationnels » pour aboutir à l'équilibre général, sachant que, si l'on en croit Amartya Sen, « l'homme purement économique est à vrai dire un demeuré social » (Sen, 1995 : 106-107).

¹³ Schumpeter, Joseph A., *Capitalisme, socialisme et démocratie*, op. cit., p. 286.

¹⁴ *Ibidem*.

ainsi :

Les conditions économiques avaient d'abord transformé la masse du pays en travailleurs. La domination du capital a créé à cette masse une situation commune, des intérêts communs. Ainsi cette masse est déjà une classe vis-à-vis du capital mais pas encore pour elle-même. Dans la lutte, dont nous n'avons signalé que quelques phrases, cette masse se réunit, elle se constitue en classe pour elle-même. Les intérêts qu'elle défend deviennent des intérêts de classe. Mais la lutte de classe à classe est une lutte politique¹⁵.

Au sein des grandes firmes, si le processus de coalition des prolétaires répond à celui des capitalistes, il renvoie effectivement à une logique d'affrontement de classes.

La grande industrie agglomère dans un endroit une foule de gens inconnus les uns aux autres. La concurrence les divise d'intérêts. Mais le maintien du salaire, cet intérêt commun qu'ils ont contre leur maître, les réunit dans une même pensée de résistance – coalition¹⁶.

On voit émerger ici la nécessité du groupe au-delà des intérêts individuels au sein des grandes firmes dont Marx voit l'émergence progressive. Il présente une vision évolutionniste de l'action collective, marquée par une forme de transcendance. La lutte contre une autre classe et contre la concurrence au sein d'une même classe est donc fédératrice, elle suscite donc l'émergence d'une classe pour soi¹⁷.

Ainsi, une classe n'est pas conçue comme une catégorie statistique, comme une somme d'individus, mais comme un phénomène historique. Une classe n'est pas définissable en termes mathématiques, elle se définit par des hommes vivant leur histoire. L'expérience de classe est largement déterminée par des rapports de production dans lesquels les individus ont été placés indépendamment de leur volonté. Ces rapports donnent lieu à des conflits dans lesquels les hommes sont des acteurs, mais n'ont pas défini le cadre de ces luttes.

Schumpeter dénie ce rôle des conflits. Il substitue la notion de « sorte de personnalité de classe¹⁸ » à la « classe pour soi » marxienne. On l'aura compris, à l'instar de Marx, l'Autrichien ne partage pas une vision atomisée de la société :

Une classe sociale est à la fois plus et autre chose qu'une somme d'individus et ce quelque chose d'autre n'est pas immédiatement discernable d'après le comportement des individus appartenant à cette classe. Une classe est aussi quelque chose qui est ressenti et sublimé comme un tout et qui, en tant que tel, a sa vie et son « esprit » « propres »¹⁹.

Cette culture commune, cet esprit spécifique crée des liens entre les individus tout en les isolant du reste de la société.

Ainsi l'une des caractéristiques les plus importantes du phénomène de classe [...] est que les membres d'une classe déterminée ont les uns par rapport aux autres un comportement différent de celui qu'ils adoptent à l'égard des membres d'autres

¹⁵ Marx Karl, *Misère de la philosophie*, Paris, Payot, 2002 (1847), pp. 230-231. Nous soulignons.

¹⁶ *Ibidem*, p. 230.

¹⁷ Sur la distinction classe en soi/classe pour soi, voir Boukharine Nicolas I., *La théorie du matérialisme historique : Manuel populaire de sociologie marxiste*, Paris, Éditions sociales, 1927 (1921), ch. 8, section 54 ; Thompson Edward P., *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Le Seuil, 1988 (1963), « Préface ».

¹⁸ Schumpeter Joseph A. « Les classes sociales en milieu ethnique homogène », art. cit., p. 162.

¹⁹ *Ibidem*.

classes : leurs relations mutuelles sont plus étroites, ils se comprennent mieux et collaborent plus facilement²⁰.

Bref, la sociabilité, les codes, les potentialités de coopération sont renforcées entre les membres d'une même classe. Quoi d'étonnant alors à ce que Schumpeter constate la prédominance des « intermariages²¹ » ? Pour autant, si la théorie de Marx repose largement sur les conditions économiques, qu'en est-il chez l'Autrichien ? Schumpeter évoque l'existence des classes suivantes au sein de la société capitaliste :

[C]lasses associées au contrôle d'affaires grandes, moyennes ou petites ; les fermiers sont tellement différents des autres classes d'affaires qu'il n'est pas possible de les inclure dans l'une d'entre elles ; la classe des rentiers (les « capitalistes » dans un sens plus étroit mais plus utile ; la classe professionnelle ; la classe des administratifs (« cols blancs ») ; les ouvriers qualifiés ; les ouvriers non qualifiés²².

L'approche de Schumpeter repose donc en partie sur l'importance de la fonction économique, mais pas complètement. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la bourgeoisie – la classe des affaires – constitue le cœur du capitalisme. Cette domination est associée à la valorisation des affaires et de l'entrepreneuriat au sein de la société. La bourgeoisie regroupe donc des individus capables d'accomplir certaines fonctions valorisées dans la société capitaliste. D'ailleurs, la classe bourgeoise du XIX^e siècle n'a pas une origine mystérieuse : tout être doué pour l'entrepreneuriat est un candidat potentiel pour en rejoindre les rangs.

Exploitation et aliénation versus progrès social et inégalités

Finalement, le clivage essentiel entre Marx et Schumpeter repose sans doute sur leur perception du capitalisme. Ce dernier, dans l'optique marxienne, repose largement sur l'exploitation des prolétaires et implique l'aliénation des individus, alors que la perspective schumpétérienne met en avant l'enrichissement de tous les individus et un processus d'inégalité créatrice. Cette opposition s'appuie sur une divergence quant à la théorie de la valeur retenue. Chez Marx, le travailleur-producteur produit les marchandises dotées de valeur. Une partie du produit sert à verser les salaires (capital variable), une autre à remplacer les biens utilisés au cours du processus de production et les outils usés (capital constant) ; le reste constitue un produit net, une survalue (plus-value). Or, les capitalistes se l'approprient. Mais ce n'est pas tout. Les conditions de production et leurs évolutions retiennent l'attention de Marx. Avec l'expansion du capitalisme, avec le progrès technique, les travailleurs sont de plus en plus aliénés. « L'activité de l'ouvrier n'est pas son activité propre. Elle appartient à un autre, elle est la perte de soi-même »²³.

Schumpeter s'oppose à Marx sur l'exploitation des travailleurs. Dans une lecture qui peut être interprétée comme une anticipation du principe de différence de Rawls, le capitalisme est certes inégalitaire, mais il engendre des richesses dont les plus modestes profitent. Il cite en outre « la loi de Pareto », « qui fournit la courbe de la distribution ». L'économiste et sociologue italien érige, en effet, en loi l'inégalité et la stabilité de la répartition des revenus²⁴. Dès lors, à long terme, la part des revenus du travail stagne, quand la richesse globale croît. Les inégalités

²⁰ *Ibidem*.

²¹ *Ibidem*, p. 163.

²² Schumpeter Joseph A. « Capitalism », in Schumpeter J.A., *Essays on Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles, and the Evolution of Capitalism*, Oxford, Transaction Publishers, 1989 (1946), p. 201.

²³ Marx Karl, *Manuscrits de 1844*, Paris, Flammarion, 2008 (1844).

²⁴ Baslé Maurice, *Des histoires de la pensée économique*, Paris, Sirey, 1988, pp. 163-164.

sociales et l'inégale répartition des richesses ne sont pas responsables, en tout cas chez l'Autrichien, de la pauvreté. Il est erroné de croire que « la majorité de la population est pauvre car une minorité est riche²⁵ ». Hormis quelques exceptions, que Schumpeter qualifie de « pathologiques », le capitalisme engendre une baisse de la pauvreté et un progrès social. Dans un texte de 1928, il s'extasie devant les bienfaits du capitalisme en soulignant la croissance sans précédent du revenu réel par habitant en Angleterre entre 1800 et 1913 à savoir son doublement²⁶. Il persiste et signe par l'annonce d'un quadruplement des biens de consommation et d'investissement²⁷. Finalement, ce n'est sans doute pas la classe la plus aisée, la bourgeoisie, qui connaît les améliorations les plus nettes. Le progrès technique, les innovations avantagent d'abord les plus modestes :

la machine capitaliste constitue, en dernière analyse, un mécanisme de production de masse, donc nécessairement synonyme de production pour les masses. [...] L'achèvement capitaliste n'a pas consisté spécifiquement à procurer aux reines davantage de ces bas, mais à les mettre à la portée des ouvrières d'usine, en échange de quantité de travail constamment décroissante²⁸.

Marx ne nie pas, de ce point de vue, et contrairement à la thèse de la paupérisation absolue qui lui est souvent attribuée à tort, que le capitalisme naissant a permis à la classe ouvrière de bénéficier, sous certains aspects, d'un meilleur niveau de vie, comme un effet émergent des actions des capitalistes.

Le caractère significatif des divergences sur la question des classes sociales ne saurait être appréhendé sans confronter les approches des deux auteurs sur la question de la fin du capitalisme.

VERS LA FIN DU CAPITALISME

Les deux auteurs envisagent la possibilité de la fin du capitalisme. Toutefois, leurs explications divergent. Nous dégagerons dans un premier temps la forme que prend la crise du capitalisme chez les deux auteurs, puis nous verrons comment elle passe par le déclin de la classe des affaires chez Schumpeter, puis pour enfin de nous interroger sur la direction politique et la fin des classes sociales.

Classes sociales et dynamique du capitalisme : crise économique ou crise des valeurs ?

Dans une lecture matérialiste historique de l'histoire, Marx conçoit tout mode de production comme un être vivant, doté d'un processus de développement (naissance, croissance, déclin, mort).

Le développement passe par une extension de la taille des unités productives, qui par là même, se transforment : une entreprise dont la taille double n'est pas la simple addition de deux unités de production identiques ; sa nature, sa structure changent. La mécanisation, le machinisme se développent, transformant par là même le travail et requérant des agents chargés de surveiller les exécutants. La concurrence accélère ce processus par la ruine des firmes qui ne peuvent résister. Le processus de concentration n'est pas confiné à l'industrie, Marx souligne

²⁵ Schumpeter Joseph A. « Capitalism », art. cit., p. 204.

²⁶ Cela correspond à une hausse annuelle moyenne de 0,61 %.

²⁷ Schumpeter Joseph A., « The entrepreneur in today's economy », art. cit., p. 263.

²⁸ Schumpeter, Joseph A., *Capitalisme, socialisme et démocratie*, op. cit., p. 96.

les transformations de longue période dans l'agriculture. L'accroissement de la taille des exploitations est antérieur à ce qui se va dérouler dans l'industrie :

Sans doute, longtemps avant la période de la grande industrie, la coopération et la concentration des moyens de travail, appliquées à l'agriculture, occasionnèrent des changements grands, soudains et violents dans le mode de produire et, par conséquent, dans les conditions de vie et les moyens d'occupation de la population rurale. Mais la lutte que ces changements provoquèrent se passe entre les grands et les petits propriétaires du sol plutôt qu'entre le capitaliste et le salarié²⁹.

Dès lors,

dans la sphère de l'agriculture, la grande industrie agit plus révolutionnairement que partout ailleurs, en ce sens qu'elle fait disparaître le paysan, le rempart de l'ancienne société, et lui substitue le salarié³⁰.

Les artisans, les petits capitalistes, les petits propriétaires terriens connaissent le même sort. La dynamique du capitalisme engendre donc un épuisement des sources de la richesse, de la valeur :

Chaque progrès de l'agriculture capitaliste est un progrès non seulement dans l'art d'exploiter le travailleur, mais encore dans l'art de dépouiller le sol ; chaque progrès dans l'art d'accroître sa fertilité pour un temps, un progrès dans la ruine de ses sources durables de fertilité. [...] La production capitaliste ne développe donc la technique et la combinaison du processus de production sociale qu'en épuisant en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse : La terre et le travailleur³¹.

Dans *Le capital*, Marx évoque les agents structurants du mode de production capitaliste : les capitalistes et les prolétaires. Cependant, il ajoute qu'

ils sont de simples incarnations, des personnifications du capital et du travail salarié ; des caractères sociaux déterminés que le processus social de production imprime aux individus ; des produits de ces rapports sociaux de la production³².

Les individus sont contraints par les « lois immanentes » et aveugles du capitalisme³³. En même temps que le mode de production mobilise et fait surgir des acteurs porteurs et reproducteurs de sa logique expansive qui pensent être libres d'agir à leur guise³⁴, de même que des agents porteurs de changement émergeront du capitalisme.

Ainsi, ce sont les contradictions structurelles du capitalisme qui sont porteuses du renforcement des difficultés de son propre renouvellement. Le capitalisme repose sur l'extraction de la plus-value du travail et sur l'accumulation de ce capital afin de renouveler et de développer le capital productif. Or, les mécanismes contradictoires empêchent que ce développement puisse se réaliser de manière durable.

C'est une loi du mode de production capitaliste : à mesure que la production se développe, il se produit une diminution relative du capital variable par rapport au

²⁹ Karl Marx, *Le Capital Livre I*, op. cit., pp. 512-513.

³⁰ *Ibidem*, p. 545.

³¹ *Ibidem*, p. 546-547.

³² Marx Karl, *Le capital. Livres II et III*, Paris, Gallimard, 2008 (1869-1879), p. 2040.

³³ *Ibidem*, p. 1068 et p. 2041.

³⁴ Ce constat s'applique aussi à l'élite, donc aux capitalistes : « *Agent fanatique de l'accumulation*, [le capitaliste] force les hommes, sans merci ni trêve, à produire pour produire, et les pousse ainsi instinctivement à développer les puissances productives et les conditions matérielles qui seules peuvent former la base d'une société nouvelle et supérieure » (Marx Karl, *Le Capital Livre I*, op. cit., pp. 643-644).

capital constant et donc au capital mis en mouvement. [...] la conséquence immédiate de cette tendance, c'est que le taux de la plus-value se traduit par un taux de profit général en baisse continue, le degré d'exploitation du travail restant sans changement ou même augmentant. [...] Donc la tendance progressive à la baisse du taux de profit général est tout simplement une façon propre au mode de production capitaliste d'exprimer le progrès de la productivité sociale du travail³⁵.

Ainsi, la soif de plus-value et le besoin d'accumulation des capitalistes, associés à la concurrence qu'ils se mènent, conduisent conjointement à une réduction du nombre d'unités productrices et à l'augmentation de la composition organique du capital, qui conduit à une baisse du taux de profit.

En dernière analyse, toute crise du capitalisme est une expression de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, et l'éventualité d'une disparition du capitalisme prendra la forme d'une conjonction entre l'aggravation des contradictions économiques du capitalisme jusqu'à un point où les conditions d'accumulation seront devenues extrêmement contraignantes et le développement d'une force sociale suffisamment puissante pour renverser le capitalisme.

Ici apparaît la lutte des classes comme accoucheuse de l'histoire. Pour être précis, ne nous méprenons pas sur le rôle de la lutte des classes, qui dépasse très largement celui d'une sage-femme extérieure à l'organisme, puisqu'elle est également celle qui précipite l'histoire, en accélérant la réunion des conditions du développement historique.

Le déclin de la classe des affaires et l'avènement des grandes firmes

Schumpeter souligne aussi le poids croissant des grandes firmes, mais également leurs transformations. Il constate, comme bien d'autres, la rupture avec les temps « libéraux », avec le capitalisme concurrentiel du XIX^e siècle : la firme n'est plus « la firme d'un homme, d'une famille³⁶ ». La dimension de la firme dépasse « la taille compatible avec la libre concurrence³⁷ » même si Schumpeter n'en conclut pas pour autant à la disparition de toute concurrence et à une situation de monopole pour chaque production. Comment expliquer ce phénomène ? Du côté institutionnel, la législation permet la formation de grandes unités. Mais, le droit n'est aucunement un facteur déterminant. Dans une économie en croissance, où les revenus s'élèvent, le « big business » permet la production de masse et donc la consommation de masse.

L'organisation de la grande firme, à l'instar de la société, se caractérise par un processus de rationalisation marqué par la bureaucratisation. Elle va être le terrain d'un approfondissement de la division du travail, de la spécialisation des fonctions. La polyvalence fonctionnelle cède la place aux spécialistes dans la société du « capitalisme moderne ». La bureaucratisation de la société affecte les valeurs de la forme capitaliste du moment. La prévision, la réduction des risques, une politique d'investissement à long terme routinière sont désormais envisageables. Le progrès s'automatise en devenant impersonnel³⁸. L'évolution économique ne repose plus sur l'initiative individuelle et le leadership d'individus talentueux. La routine et le management quotidien s'étendent donc et deviennent prégnants au sein de la grande firme. La première

³⁵ Marx Karl, *Le Capital Livre III*, op cit.

³⁶ Schumpeter Joseph A., « Entrepreneur », in Markus C. Becker, Thorbjørn Knudsen, Richard Swedberg (ed.), *The entrepreneur. Classic texts by Joseph A. Schumpeter*, Stanford, Stanford University Press, 1928, p. 234. L'auteur souligne.

³⁷ Schumpeter Joseph, « Capitalism », art. cit., p. 200.

³⁸ Schumpeter Joseph A., *Capitalisme, socialisme et démocratie*, op. cit., p 181.

décennie du XX^e siècle voit ainsi une expansion des « cols blancs », des employés de bureau « pour des raisons évidentes liées à la technique capitaliste³⁹ ».

Pour autant, l'existence de « leaders » au sein de la grande firme bureaucratisée persiste, mais tend davantage vers des critères moins liés au succès de l'innovation :

Avant le XX^e siècle, les leaders accédaient à une position sociale élevée en créant une firme et par là même se trouvaient incorporés au sein de la classe bourgeoise. Ce n'est désormais plus le cas au sein des grandes firmes. Les entrepreneurs ne créent plus de firmes. Les élites conquièrent le pouvoir sans doute comme les politiciens habiles le font sans garantie qu'ils soient les mieux placés pour remplir la fonction qu'ils vont assumer. Ainsi, des personnes aux profils peu adéquats peuvent arriver à la tête d'une firme⁴⁰.

Dans la grande firme, la capacité à nouer des relations, à faire des discours constituent des atouts pour conquérir les postes de direction. L'entreprise fondée sur une action individuelle est remplacée par une équipe de salariés. Au sein des grandes firmes, les hommes d'affaires modernes adoptent une mentalité de bureaucrate dotée d'une moindre volonté de lutter, de se battre, à l'inverse « des hommes qui exerçaient au plein sens des termes le droit de propriété et les responsabilités qu'il implique⁴¹ ». L'ensemble de la société, sous la poussée de la rationalisation, voit les mentalités se transformer. La civilisation capitaliste la plus avancée, celle des États-Unis fondée sur la libre entreprise, disparaît et cela sans coup d'État, révolution ou grande crise du capitalisme :

Le succès de cette bureaucratie tient spécifiquement à ce qu'elle est parvenue à imprimer les valeurs et attitudes des hommes publics sur l'esprit de la nation. Le système de la libre entreprise n'est pas simplement une disposition économique technique qui prend, ou même nécessite, plus ou moins de contrôle ou de régulation. Il s'agit d'un ensemble spécifique de valeurs et un mode de vie particulier. Ils disparaissent rapidement de la scène américaine⁴².

L'expansion du rôle de l'Etat et la politique menée accélèrent ce processus, notamment par une fiscalité désincitatrice, « hyperprogressive⁴³ ». Or, l'appropriation privée des fruits de l'innovation sous la forme du profit constitue un des éléments clés de l'incitation à investir, à innover pour les entrepreneurs-suiveurs, ceux qui ne sont pas les pionniers, mais qui participent tout de même aux changements. En même temps, se développe la séparation de la propriété et du management dans le cadre des grandes firmes et des sociétés anonymes. Cette nouvelle modalité de la propriété privée ne trouve pas grâce aux yeux de Schumpeter, qui y voit une désincitation supplémentaire à la combativité⁴⁴. L'ancien patron de l'entreprise familiale tend à devenir un « fondé de pouvoir » et à endosser la « mentalité d'un employé salarié dans une organisation bureaucratique⁴⁵ ». De fait, le revenu essentiel de « la bourgeoisie industrielle sera finalement réduit à des salaires analogues à ceux qui rémunèrent la besogne administrative

³⁹ Schumpeter Joseph A., *Business cycles. A theoretical, historical, and statistical analysis of the capitalist process*, volume I, New York and London, Mc Graw-Hill Book Company, 1939, p. 638.

⁴⁰ Schumpeter Joseph A., « Les classes sociales en milieu ethnique homogène », art. cit., p. 180.

⁴¹ Schumpeter Joseph A., *Capitalisme, socialisme et démocratie*, op. cit., p. 212.

⁴² Schumpeter Joseph A., « American institutions and economic progress », in Swedberg R. (ed) *Joseph A. Schumpeter. The economics and sociology of capitalism*, Princeton, Princeton University Press, 1991 (1949), p. 443.

⁴³ Schumpeter Joseph A., *Capitalisme, socialisme et démocratie*, op. cit., p. 443.

⁴⁴ Schumpeter Joseph A., *Capitalisme, socialisme et démocratie*, op. cit., p. 194.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 212.

courante, exception faite pour les résidus de quasi-rentes et de bénéfices monopolistiques dont l'on peut s'attendre à ce qu'ils persisteront en décroissant pendant un certain temps⁴⁶ ».

Ainsi, la dévalorisation de la fonction sociale de l'entrepreneur, la politique de l'État et les transformations des mentalités incitent l'élite, celle des hommes doués, à suivre d'autres carrières et donc à incorporer les grandes firmes. De fait, la source principale de la bourgeoisie d'affaires se tarit peu à peu :

L'unité industrielle géante parfaitement bureaucratisée n'élimine pas seulement, en 'expropriant' leurs possesseurs, les firmes de taille petite ou moyenne, mais, en fin de compte, elle élimine également l'entrepreneur et exproprie la bourgeoisie en tant que classe appelée à perdre, de par ce processus, non seulement son revenu, mais encore ce qui est infiniment plus grave, sa raison d'être⁴⁷.

La dynamique du capitalisme aboutit à une prégnance des grandes firmes, qui s'accompagne de diverses transformations. Parmi celles-ci, tant Marx que Schumpeter soulignent l'impact de la salarisation et donc du déclin de certaines classes sociales. La concurrence capitaliste prolétarise de nombreuses catégories :

Petits industriels, petits commerçants et rentiers, petits artisans et paysans, tout l'échelon inférieur des classes moyennes de jadis, tombent dans le prolétariat ; en partie parce qu'[...]ils succombent à la concurrence avec les grands capitalistes ; d'autre part, parce que leur habileté est dépréciée par les méthodes nouvelles de production. De sorte que le prolétariat se recrute dans toutes les classes de la population⁴⁸.

Or, par ce biais, la bourgeoisie fournit « les éléments de sa propre éducation, c'est-à-dire des armes contre elle-même⁴⁹ ». Finalement, la force du nombre peut se conjuguer à l'accroissement des connaissances, et donc fourbir les armes de la critique et remettre en causes les idées dominantes. Tout est donc prêt pour la lutte politique.

Révolution, lutte des classes et leadership politique

Dans des textes consacrés à la France, Marx aborde la question des alliances entre classes ou fractions de classe dans leur lutte autour du pouvoir politique. Certes, les fractions de classes de la bourgeoisie (aristocratie foncière, aristocratie financière, bourgeoisie industrielle) ont des intérêts divergents. Il parle de la « République constitutionnelle [comme de] la seule forme possible [du] pouvoir commun [des] fractions bourgeoises coalisées [...] la forme la plus puissante et la plus achevée de leur domination de classe⁵⁰ ».

Bref, la lutte se réalise aussi par des alliances. En effet, certains rechignent à franchir la frontière du prolétariat, résistent, dans un mouvement plutôt conservateur, voire réactionnaire :

Les classes moyennes, petits industriels, petits commerçants, artisans, tous combattent la bourgeoisie pour sauver leur existence de classes moyennes du déclin qui les menace. Elles ne sont pas révolutionnaires, mais conservatrices ; bien plus,

⁴⁶ *Ibidem*, p. 183.

⁴⁷ Schumpeter Joseph A., « Comments on a plan for the study of entrepreneurship », in Swedberg R. (ed) *Joseph A. Schumpeter. The economics and sociology of capitalism*, op. cit., pp. 183-184.

⁴⁸ Marx Karl, Engels Friedrich, *Manifeste du Parti communiste*, op. cit., p. 36.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 38.

⁵⁰ Marx Karl, *Les luttes de classes en France, 1848-1850*, Paris, Éditions sociales, 2002 (1850).

elles sont réactionnaires : elles cherchent à faire tourner à l'envers la roue de l'histoire.⁵¹

En écho à Jacques Rancière, on pourrait s'interroger sur l'incitation à s'engager politiquement lorsqu'on est menacé de perdre sa propriété. Dans le cas des prolétaires, « [s]i le prolétaire vient à être un agent de l'histoire, ce n'est pas parce qu'il "crée tout" mais parce qu'il est dépossédé de tout⁵² ». Pourtant, une dépossession totale ne détermine pas le fait de rejoindre le mouvement ouvrier révolutionnaire. Ainsi, Marx et Engels⁵³ tacent violemment le « sous-prolétariat » (ou « lumpen prolétariat »), cette « pourriture passive des couches inférieures de la vieille société » qui, tout comme la petite-bourgeoisie, peut très bien se situer à la croisée des chemins entre les deux classes fondamentales. Il est certes parfois révolutionnaire mais est souvent utilisé et rémunéré par les catégories les plus réactionnaires.

La classe prolétaire endosse le premier rôle dans la lutte politique. Avec la concentration des firmes, les possibilités d'une émergence d'une conscience collective croissent. Le progrès technique, notamment dans les transports, y participe aussi :

[T]oute lutte de classes est une lutte politique, et l'union que les bourgeois du moyen âge mettaient des siècles à établir, avec leurs chemins vicinaux, les prolétaires modernes la réalisent en quelques années grâce aux chemins de fer⁵⁴.

Seule la révolution sociale et politique permet de dégager une alternative puisque « le pouvoir étatique moderne n'est qu'un comité chargé de gérer les affaires communes de la classe bourgeoise toute entière⁵⁵ ».

Pas question de révolution chez Schumpeter, mais pas non plus d'alternance politique. La démocratie ne consiste qu'en une méthode pour choisir les dominants par un vote : « La méthode démocratique est le système institutionnel, aboutissant à des décisions politiques, dans lequel des individus acquièrent le pouvoir de statuer sur ces décisions à l'issue d'une lutte concurrentielle portant sur les votes du peuple⁵⁶ ».

Il rejette les conceptions idéalistes mettant en avant et l'intérêt commun, et un quelconque pouvoir du peuple : « En réalité ce n'est pas le peuple qui pose les questions, ni qui en décide - mais que les questions dont dépend le sort du peuple sont normalement soulevées et décidées en dehors de lui⁵⁷ ».

Jusqu'au XIX^e siècle, la démocratie permettait à la classe bourgeoise par le biais des représentants politiques de contribuer à façonner la société dans un sens plus propice au capitalisme. Certes, la classe bourgeoise n'occupe pas, la plupart du temps, les postes politiques. Mais, au XIX^e siècle, acmé du capitalisme selon Schumpeter, les tenants du pouvoir politique sont en phase avec les pratiques, les normes, les valeurs de la classe des affaires. Les classes populaires, les prolétaires de Marx, ne sont donc pas armés pour conquérir le pouvoir, malgré un accroissement de leur « pouvoir social », comme en témoignent les révolutions de 1830, 1848 et 1871, puis la naissance des premières organisations ouvrières (partis et syndicats) au

⁵¹ Marx Karl, Engels Friedrich, *Manifeste du Parti communiste*, op. cit., p. 39.

⁵² Rancière cité dans Bouvier Pierre, *Le lien social*, Paris, Gallimard, 2005, p. 86.

⁵³ Marx Karl, Engels Friedrich, *Manifeste du Parti communiste*, op. cit.

⁵⁴ *Ibidem*, p. 38.

⁵⁵ *Ibidem*, p. 29.

⁵⁶ Schumpeter Joseph A., *Capitalisme, socialisme et démocratie*, op. cit., p. 355.

⁵⁷ *Ibidem*, p. 349.

tournant du siècle, et la possibilité croissante de « s'exprimer politiquement de manière indépendante »⁵⁸.

Les classes populaires sont l'objet d'une influence de leaders qui ne sont pas toujours les mêmes. Ainsi, le leadership des intellectuels conduirait à la tête de l'État des individus de plus en plus favorables à une société non capitaliste. Une divergence majeure entre la pensée de Marx et celle de Schumpeter s'affirme donc dans la capacité des prolétaires, de la masse, à l'action politique libre. L'Autrichien ne concède pas aux travailleurs la possibilité d'une action réfléchie et assumée : ils sont manipulés, dans le champ politique notamment par des intellectuels aigris, et dans leur choix de consommation par les firmes. Marx lui oppose une capacité d'action en tant que classe. Les masses peuvent s'opposer à l'élite en défendant consciemment le projet d'une autre société.

CONCLUSION

Alors que Marx et Schumpeter sont tous deux des auteurs majeurs sur la question du capitalisme, alors qu'ils théorisent l'existence de classes sociales, il apparaît que les divergences l'emportent sur les similitudes, quand bien même Schumpeter paraisse bien plus proche de Marx que les courants que l'on peut qualifier d'orthodoxes. La divergence apparaît sur le rôle joué par les classes sociales, Marx parlant de conflit alors que Schumpeter parie plutôt sur l'harmonie. Ils se différencient aussi sur la dynamique du capitalisme et sur les contradictions qui peuvent amener à sa disparition. La responsabilité incombe pour Schumpeter à la classe dominante ayant perdu sa vertu innovatrice, et pour Marx à la logique interne du capitalisme et à la lutte de classe comme accoucheuse de l'histoire structurellement porteur de crises, les configurations politiques et morales s'inscrivant dans ce cadre déterminé. Il apparaît que, si leurs réponses divergent significativement, les questions que posent ces auteurs s'inscrivent dans le cadre des sciences sociales qui visent à interroger le mode de production, et pas seulement le mode d'échange, ce qui ouvre la possibilité de fonder une théorie critique. L'actuel approfondissement de la bureaucratisation des économies capitalistes, le développement des grands groupes et la persistance de la bourgeoisie, ainsi que le parasitisme financier venant au secours des capitalistes à la recherche de profit, sont des traits de la présente période qui viennent renforcer l'hypothèse selon laquelle les problématiques portées par Marx et par Schumpeter méritent de larges développements.

⁵⁸ Schumpeter Joseph A., « Contribution à une sociologie des impérialismes », in Joseph A. Schumpeter, *Impérialisme et classes sociales*, Paris, Flammarion, 1984 (1919), p. 112.